

ÉCOUTER

L'air immobile des sous-bois résonnait du galop des bêtes lancées par les hommes à toute allure entre les troncs coupants des pins. Le sol frappé rendait un son épais, souple et soyeux comme une peau, les hommes couraient en silence. Ils sortirent de la forêt en une troupe compacte et le martèlement des sabots prit aussitôt la mesure de l'espace, se lança dans la prairie, grandit. Ils roulèrent avec les cailloux en traversant la rivière, les chevaux tremblaient dans les éclaboussures de l'eau soulevée de son lit. Ils gravirent la pente sans changer de train, leurs poumons comme des forges crachaient des paquets de vapeur, leurs sabots frappaient les pierres, faisant jaillir des gerbes d'étincelles. Ils passèrent la crête et dégringolèrent dans la vallée, semblant voler sous les dernières mottes de terre arrachées. Leur trace sonore s'amointrit progressivement puis s'effaça tout à fait à la grande satisfaction de Zébulon qui dormait sous un buisson de sauge. Il n'aurait pas aimé être découvert et dérangé davantage. Il se reposait paisiblement et il estimait qu'il y avait parfaitement droit. Après avoir quitté précipitamment le saloon d'Owensboro sur les conseils de Sue, abandonné deux chevaux aux charognards, s'être résolu à n'avancer qu'à couvert, la nuit, pendant des semaines, il jugeait qu'il avait amplement mérité de s'adonner en paix à de petites siestes réparatrices, où il voulait, quand il voulait, et qu'on était maintenant dans un territoire libre.

ARRIVER

Puis au beau milieu de cette pagaille qui tendait à se généraliser, la porte de la diligence s'était ouverte, la pointe d'une ombrelle s'était posée sur le marchepied rudimentaire, et à ses côtés, les pieds chaussés de gros cuir d'une grande jeune femme vêtue d'une robe bleu sombre et d'un châle de laine beige. Elle était descendue sans l'aide de personne en disant que leur convoi avait été attaqué dix-huit *miles* avant la ville par une bande de brigands qui leur avait dérobé un certain nombre de choses et en particulier, un archet sans lequel elle ne pourrait pas jouer l'intégralité de son répertoire. Elle ajouta qu'un jeune homme était parti à leurs trousses et que personne à part lui ne risquait plus d'en découdre avec ces messieurs dans l'immédiat. Lorsque les hommes avaient compris qu'elle était musicienne, ils avaient poussé des trilles et des vivats et lui avaient fait escorte jusqu'au bar, délaissant complètement le conducteur de la diligence qui continuait de gesticuler sur son siège.

La nouvelle venue avait bu son whisky en hommage à la ville, d'un coup. Elle s'était présentée comme Arcadia Craig, mais ses amis l'appelaient Arcie, musicienne itinérante qui traversait le continent depuis huit mois de bars en salles de spectacle et jouait partout où on appréciait la musique. Si quelqu'un voulait lui descendre la grande boîte noire arrimée à l'impériale, elle se proposait de donner sur-le-champ un aperçu de ses talents.

MARCHER

Le ciel était de plus en plus lourd sur sa tête. Le gris des nuages virait au noir et l'air pesait sur son cœur. Il sentait la chaleur monter de la terre et toutes les bêtes auxquelles il avait affaire étaient agressives. Les mouches et les taons revenaient inlassablement à la charge. Son visage en sueur et ses mains étaient assaillis sans répit. Il avait renoncé à donner des coups de chapeau pour les éloigner. Au point où il en était, avec pour tout bien ses vêtements et le fusil qui lui servirait à fendre le crâne de l'enfant de salaud qui ne vaudrait pas une balle quand il le retrouverait, à ce point-là, il n'espérait plus qu'une chose : que l'orage crève et qu'il soit aussi violent que sa colère !

Bird Boisverd marchait sur ses pieds depuis des jours et chacun de ses pas attisait son désir de vengeance. Il était affamé parce qu'il pensait qu'il était préférable d'économiser ses munitions dans les contrées hostiles. Et parce qu'il avait peur de tomber sur son ennemi les mains plus vides encore qu'il ne les lui avait laissées. Il s'était juré de rattraper ce fils de pute et de lui montrer qu'il ne sert à rien de voler Bird Boisverd, qu'on le retrouvait toujours plus riche qu'on l'avait quitté. C'était ce qu'il voulait montrer au monde entier mais plus particulièrement à ceux qui s'ingéniaient à lui mettre des bâtons dans les roues et ce foutu voleur auquel il n'avait rien fait n'était que le dernier en date sur sa liste.

TOUCHER

La lune était levée depuis deux heures lorsqu'il atteignit le groupe de rochers. Il toucha de la main le premier bloc sur son chemin pour voir s'il était vrai. Il l'était. Il en fit le tour sans rompre le contact. La pierre était si tendre que les larmes lui montèrent aux yeux. Il s'appuya sur elle de tout son poids et laissa passer dans sa masse les ondes de fatigue qui roulaient dans ses muscles. Sa respiration devint profonde, il lui sembla qu'elle partait de la plante de ses pieds. Il l'écouta. Et l'écoutant, debout contre la roche, les genoux verrouillés, comme un cheval, il s'endormit.

Plus tard, le cri d'un coyote l'avait réveillé et il avait entrepris l'ascension du bloc et découvert une cache étroite dans laquelle il s'était glissé pour finir sa nuit. Elle était tapissée de feuilles odorantes mais il était trop fatigué pour se demander quel animal subtil avait ainsi garni son terrier avec tant de soin. Il dormit sans rêve jusqu'au matin.

FAIRE CONNAISSANCE

Dans l'après-midi, après qu'il eut dormi au soleil, il vit un aileron sombre à la surface de la prairie. Il laissait derrière lui un large sillage qui se refermait rapidement. (. . .)

Bird abaissa la main qui lui servait de visière. L'énorme dorsale du requin noir cingla dans sa direction à toute vitesse. Quand il fut à trois cents mètres de l'écueil rocheux, il changea à nouveau sa route en soufflant de l'air et l'homme comprit que le squalé était un cheval dont la prairie avait englouti le corps et qui circulait, la tête au-dessus des graminées. Il sauta à bas de son rocher et se mit à courir selon un arc de cercle qui l'amena directement devant l'animal. Une corde de crin était pendue à son cou et traînait au sol. C'était un cheval indien. Bird s'effaça pour le laisser passer et attrapa la corde au vol. Il s'y agrippa des deux mains et s'apprêta à recevoir le choc de son trot accéléré. Mais contrairement aux attentes de l'homme, le cheval fit un pas de côté quand il sentit la morsure de la corde, et s'arrêta net. Bird savait qu'il repartirait aussi sec s'il diminuait la tension. Il enroula le lien coude à coude et quand il fut juste derrière lui, il prit son élan, posa ses deux mains sur la croupe et sauta dessus à califourchon. Le cheval encaissa son poids en creusant le dos, rua, et partit devant lui comme une flèche, Bird agrippé à pleines mains à sa crinière, les jambes collées à ses flancs, les talons dans son ventre. Il le laissa courir, freiner, hennir, virer, sauter. Il le laissa vivre sous lui et déployer toutes ses ruses. Bird Boisverd savait qu'on ne pouvait pas faire connaissance autrement.

LIRE

Et s'aidant d'une seule main, comme un homme préhistorique, il commença son ascension vers la grotte dont il avait déduit la présence.

Quand il y pénétra, toutes les figures se mirent à courir sur le plafond. Il en eut le souffle coupé. Les bisons se précipitaient sur la plaine, des hommes en armes à leurs trousses, il pouvait les entendre. Le torrent bondissait sur les pierres et rivalisait de vitesse avec les animaux vivants. La brise légère qui tordait la flamme de sa lampe allongeait toutes les ombres. Gifford vit qu'un aigle aux bras immenses couvrait l'ensemble de la paroi et accueillait toute la scène dans ses plumes et sous son ventre. Il vit ses yeux, orientés vers la sortie de la grotte. Ses serres plongées dans l'ombre qui frôlaient le sol. Il toucha son duvet et murmura pour lui des paroles de reconnaissance. Il pria l'esprit qui avait peint ce plafond de lui accorder la grâce. Il savait, maintenant, où diriger ses pas et quoi faire de ses mains. Il passa la nuit à noter mentalement les plus petites nuances du trait et de la couleur.

PISTER

Très vite, aux abords des rochers, son rythme cardiaque s'était accéléré. Il avait repéré des traces humaines. Même s'il ne sentait pas le petit choc électrique, il espérait qu'elles étaient liées à l'Indienne. Mais quand il fut assez proche, il vit que les empreintes n'étaient pas celles des mocassins d'Eau-qui-court-sur-la-plaine. Elles avaient été faites par des bottes de cuir de taille moyenne. En suivant la première coulée qu'elles avaient tracée, il vit l'histoire d'une traque et les restes d'un cadavre de daim qui avait été préparé proprement. (. . .)

Il vit plus loin, à l'est de la partie de chasse, un arc de cercle assez peu marqué dans les herbes. Il le remonta en adoptant lui-même ce qui avait dû être la position du coureur. Il tomba sur les pas d'un cheval qui s'était brutalement arrêté quelques mètres après la rencontre. Il vit que les sabots s'étaient enfoncés dans le sol. Et que la bête avait eu un moment d'hésitation avant de ruer et de se débattre dans la prairie sur des distances qu'il n'avait pas besoin de parcourir pour savoir qu'elles étaient grandes. L'homme et le cheval étaient revenus à plusieurs reprises vers l'amas rocheux. Sur un rythme à chaque fois plus apaisé, puis ils en étaient partis en ligne droite, plein ouest, sans le moindre écart. Après avoir fait une courte pause.

Gifford lut encore que l'homme aux bottes de cuir avait approché à pied l'amas rocheux d'un pas régulier qui laissait de petites traînées derrière la frappe du talon. Cet homme fatigué qui était arrivé jusqu'ici n'était pas lourd. Il s'était posté contre la roche un long moment. Ensuite, il avait dû monter. Gifford vit les marques qu'il avait imprimées sur le sol en sautant pour redescendre, vraisemblablement avant que ne commence sa course au daim. La douille de cuivre qu'il avait trouvée dans la plaine correspondait à un fusil de bonne qualité. Un fusil de Blanc.